



La sociologie implicite de la littérature

David Ledent

► **To cite this version:**

David Ledent. La sociologie implicite de la littérature. Narrative Matters 2014: Narrative Knowing/Récit et Savoir, Jun 2014, Paris, France. hal-01085367

HAL Id: hal-01085367

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01085367>

Submitted on 21 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SOCIOLOGIE IMPLICITE DE LA LITTÉRATURE

1. Introduction

Le sociologue américain Howard Becker affirmait récemment que la sociologie n'a pas le monopole de la connaissance de la société¹. Revendiquant « une conception relativiste de la connaissance »², il ajoutait : « Les romans peuvent donc, outre leurs qualités littéraires, avoir une valeur d'analyse sociologique »³. En France, cette idée selon laquelle la littérature exerce une fonction cognitive s'est développée dans les années 90 et 2000, essentiellement parmi des sociologues de la littérature qui ont également vu dans leur objet un outil visant à alimenter la réflexion sociologique. Insister sur les connaissances implicites que le roman véhicule, c'est cependant attribuer un usage qui n'est pas le sien *a priori*. L'idée d'une sociologie implicite de la littérature est aussi séduisante que problématique et son appréciation est soumise à deux conceptions du savoir, une première, objectiviste, qui affirme la supériorité de la connaissance scientifique sur la connaissance ordinaire, une seconde, relativiste, qui refuse de considérer ces formes de connaissance comme des catégories pures.

Pour éviter l'écueil du relativisme qui indifférencierait littérature et sociologie, nous examinerons dans un premier temps les apories que contient cette idée de sociologie implicite de la littérature. Nous retracerons ensuite les étapes de la pensée sociologique autour de cette idée pour mieux en cerner les enjeux dans le cadre d'une théorie de la connaissance. Nous analyserons ainsi, après avoir défini les fonctions symboliques du roman, ce que celui-ci peut apporter en pratique à la sociologie.

2. Remarques préliminaires

Interroger les relations entre sociologie et littérature implique une définition de ces termes, ce qui est en soi, déjà problématique. Pour ce qui est de la « sociologie », il existe différentes traditions de pensée, différents courants et paradigmes, en un mot une pluralité de conceptions d'une discipline dont l'unité de sa définition même ne fait pas l'unanimité. Et au-delà de cette question épistémologique, il existe une diversité de pratiques de la sociologie. Il est autant difficile de donner une définition précise, immuable et parfaite de la « littérature ». Qualifier une œuvre de « littéraire », c'est entrer dans un processus complexe qui fait intervenir de multiples médiations entre différents acteurs : auteurs, éditeurs, critiques littéraires, enseignants, chercheurs et lecteurs. Aussi nous contenterons-nous de donner une définition pragmatique de la littérature : est littéraire ce que les acteurs reconnaissent comme littéraire. Par ailleurs, comme il n'existe pas une sociologie mais des sociologies, il existe des littératures dont les modalités d'appréhension varient en fonction des contextes. Aussi limiterons-nous le cœur de notre réflexion au roman et non à la littérature de manière trop générale. En effet, le rapprochement entre le roman et la sociologie peut s'effectuer au regard de l'histoire des idées si l'on admet que les œuvres romanesques et la réflexion sociologique sont toutes deux des productions de notre modernité sociétale. Si la sociologie constitue la science de la modernité – *i.e* à la fois issue de cette modernité *et* considérée comme son objet ultime – le roman est selon Lukács ce genre typiquement moderne⁴ qui pose des problèmes que pose

¹ Becker 2009, p. 7-8.

² *Ibid.*, p. 42.

³ *Ibid.*, p. 260.

⁴ Il écrit : « Le roman est l'épopée d'un monde sans dieux [...] » (Lukács 1968 : 84).

également la sociologie.

Si les définitions de la sociologie et de la littérature sont problématiques, l'idée même de rapprocher une discipline académique et une activité artistique est tout autant problématique. En admettant que le sociologue ne peut se passer de la littérature et que l'écrivain peut trouver des sources d'inspiration dans les sciences sociales, leur activité n'est absolument pas comparable si l'on prend en considération les usages sociaux et culturels de leurs productions. Comme le remarque Vincent Debaene :

Les logiques de qualification d'un texte comme scientifique ou comme littéraire sont tout simplement hétérogènes puisque, dans un cas, on évalue une pertinence et dans l'autre, on désigne une appartenance.⁵

C'est que l'activité scientifique est soumise à un régime de véridicité, contrairement à l'activité littéraire qui a avant tout une fonction esthétique. Les fonctions sociales et symboliques de la sociologie et de la littérature sont ainsi parfaitement distinctes. Leurs visées ne sauraient être confondues.

Une troisième remarque concerne l'idée de savoir « implicite ». Autant une sociologie explicite, c'est-à-dire celle que pratiquent les professionnels de la sociologie en explicitant leur savoir, s'exerce dans des cadres parfaitement établis et normés, autant il est difficile de définir ce que serait une sociologie implicite, c'est-à-dire une sociologie qui ne s'affirmerait pas comme telle. Affirmer que les écrivains font de la sociologie sans le savoir, c'est abolir *a priori* la frontière entre connaissance scientifique et connaissance spontanée ou ordinaire du monde social. Ce serait donc se positionner contre la rupture épistémologique avec le sens commun professée par Durkheim⁶ pour fonder la sociologie comme science autonome. Mais la catégorie de l'implicite est justement trop floue pour marquer une frontière nette et précise avec celle de l'explicite.

Enfin, s'il existe une pluralité de pratiques de la sociologie qui offrent à un même objet différents regards et différentes analyses possibles, il faut souligner la polyphonie des discours implicites des œuvres littéraires, une polyphonie qui est de deux ordres, le premier disciplinaire – l'œuvre littéraire pouvant engager un dialogue avec la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, la biologie, etc. –, et le second dans le message – une même œuvre littéraire pouvant contenir des sociologies implicites qui ne cohabitent pas, voire s'affrontent, dans l'espace analytique de la sociologie⁷.

Il convient d'avoir présents à l'esprit ces différents problèmes pour éviter l'écueil du relativisme qui consisterait à indifférencier sociologie et littérature, et plus précisément leurs fonctions symboliques et leur valeur heuristique. Dans la continuité des réflexions de Jacques Bouveresse⁸, nous proposons d'envisager la connaissance de l'écrivain comme une connaissance pratique qui demeure intuitive et immanente. On ne peut cependant ignorer, au-delà de ses enjeux pratiques, à quel point la littérature, et plus spécifiquement le roman, entretient depuis le XIX^e siècle des affinités plus ou moins fortes, plus ou moins explicites, plus ou moins conscientisées par les écrivains, avec la sociologie, tout en étant concurrentiels⁹.

3. L'idée d'une sociologie implicite du roman

Tout en émettant de fortes réserves concernant cette idée d'une « sociologie implicite » du roman, Bernard Lahire emploie ce terme en 2005 dans un chapitre de *L'Esprit sociologique* qu'il consacre aux rapports entre sociologie et littérature, celui-ci admettant alors que le roman puisse constituer un outil de réflexion utile au sociologue¹⁰. En réalité, il synthétise sous ce terme de « sociologie implicite » une idée initialement formulée par le sociologue américain Lewis Coser en 1963 dans un ouvrage intitulé *Sociology through Literature*¹¹. Coser propose dans son introduction d'utiliser la littérature à des fins pédagogiques dans le cadre de l'enseignement de la sociologie. Mais au-delà de cet usage pédagogique, il préconise un usage de la littérature à des fins de recherche, Coser affirmant que l'activité de recherche en sociologie ne saurait être déconnectée de la production littéraire, et ce afin de conserver une emprise sur le réel que la littérature serait capable de montrer sous une forme imaginaire. Pour Coser, il existe fondamentalement une connaissance de l'écrivain et par conséquent une fonction cognitive de la littérature que ne peut ignorer le sociologue au risque d'un appauvrissement intellectuel.

Jusque dans les années 1990, l'idée formulée par Coser dans *Sociology through Literature* est demeurée

⁵ Debaene 2005, p. 228.

⁶ Voir Durkheim 2007.

⁷ Voir Champy 2000.

⁸ Voir Bouveresse 2008.

⁹ Voir Lepenies 1990.

¹⁰ Voir Lahire 2005.

¹¹ Voir Coser 1972.

particulièrement marginale, en particulier en France. Mais en 1992, Bourdieu la reformule à sa manière dans *Les Règles de l'art* lorsqu'il voit dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert une proto-sociologie du champ littéraire, le romancier étant selon lui muni d'une « lucidité spéciale »¹². A première vue, cette proposition peut paraître surprenante dans la mesure où l'on connaît l'impératif objectiviste qui anime la sociologie de Bourdieu. Car en parlant de lucidité spéciale de l'écrivain Flaubert, Bourdieu n'oppose pas comme des catégories pures la science et la connaissance spontanée du monde social puisqu'il reconnaît une spécificité de l'activité littéraire et introduit l'idée d'un savoir implicite de l'écrivain qui dévoilerait des mécanismes cachés sur un mode imaginaire :

En effet, *L'Éducation sentimentale* restitue d'une manière extraordinairement exacte la structure du monde social dans laquelle elle a été produite et même les structures mentales qui, façonnées par ces structures sociales, sont le principe générateur de l'œuvre dans laquelle ces structures se révèlent. Mais elle le fait avec les moyens qui lui sont propres, c'est-à-dire en donnant à *voir* et à *sentir*, dans des *exemplifications* ou, mieux, des *évoqueries*, au sens fort d'incantations capables de produire des effets, notamment *sur les corps*, par la « magie évocatoire » de mots aptes à « parler à la sensibilité » et à obtenir une croyance et une participation imaginaire *analogue* à celles que nous accordons d'ordinaire au monde réel [...]. Et c'est sans doute ce qui fait que l'œuvre littéraire peut parfois dire plus, même sur le monde social, que nombres d'écrits à prétention scientifique [...] mais elle ne le dit que sur un mode tel qu'elle ne le dit pas vraiment. Le dévoilement trouve sa limite dans le fait que l'écrivain garde en quelque sorte le contrôle du retour du refoulé.¹³

Le sociologue insiste là sur la capacité suggestive des œuvres littéraires qui ne formulent pas explicitement une connaissance sociologique mais qui donnerait les clés de l'analyse sociologique. En reconnaissant cette capacité du roman, Bourdieu a augmenté la légitimité d'une sociologie *par* la littérature, ce qui se constate par un affaiblissement de la réticence des sociologues vis-à-vis des œuvres littéraires, non seulement comme objets de connaissance, mais également comme outils de réflexion. Ainsi, Nathalie Heinich introduit en France cette idée selon laquelle le recours à la littérature est utile à la recherche sociologique dans la mesure où elle permet d'ouvrir des pistes de réflexion que le seul travail habituel de terrain ne permet pas¹⁴. C'est également au cours des années 90 que l'œuvre de Proust fait l'objet de trois ouvrages dans lesquels sont mises en perspective des sociologies implicites : *La Scène proustienne*¹⁵, *Proust sociologue*¹⁶ et *Pour Albertine*¹⁷. Dans la continuité de ce dernier ouvrage, Jacques Dubois poursuit dans les années 2000 avec *Les Romanciers du réel*¹⁸ puis *Stendhal*¹⁹, abolissant les frontières disciplinaires entre études littéraires et sociologie, et décelant *via* « le sens du social » des romanciers dits réalistes une connaissance du monde social. Dubois n'hésite pas à qualifier ces romanciers de « sociologue[s] opérant dans la fiction et dans l'imaginaire »²⁰.

En 2010, dans son analyse consacrée à l'œuvre de Kafka, Lahire évoque la possibilité d'une « sociologie implicite » présente dans les romans, tout en restant prudent en maintenant le caractère intuitif et pratique de la connaissance de l'écrivain :

Même quand il s'appuie, ce qui est plus souvent le cas qu'on ne le croit, sur une documentation fournie, des observations répétées ou de véritables enquêtes, le travail littéraire n'a jamais le même souci de systématisme et d'explicitation, et encore moins de conceptualisation, que le travail sociologique²¹.

Mais Lahire de reconnaître en même temps que le travail littéraire « contribue à sa façon, qui n'est pas scientifique, à l'objectivation de certains aspects ou de certaines dimensions du monde social »²². C'est cette contribution de l'« esprit narratif » à l'« esprit théorique » de la sociologie²³ qui constitue l'enjeu central d'une sociologie par la littérature, à condition de ne pas confondre leurs fonctions symboliques.

¹² Bourdieu 1992, p. 85.

¹³ *Ibid.*, p. 68-69.

¹⁴ Voir Heinich 1996.

¹⁵ Voir Belloï 1993.

¹⁶ Voir Bidou-Zachariasen 1997.

¹⁷ Voir Dubois 1997.

¹⁸ Voir Dubois 2000.

¹⁹ Voir Dubois 2007.

²⁰ *Ibid.*, p. 13.

²¹ Lahire 2010, p. 490.

²² *Idem*

²³ *Ibid.*, p. 25.

4. Les fonctions symboliques du roman

Pour mieux appréhender ce que le roman peut apporter à la sociologie, il convient d'en cerner les fonctions symboliques, c'est-à-dire ce qu'il *fait* en tant que producteur de sens²⁴, fonctions que l'on distingue des « fonctions sociales ». Le roman exerce selon nous trois fonctions symboliques fondamentales : esthétique, cognitive – *i.e.* de connaissance – et analytique. La vocation première du récit romanesque est de procurer un plaisir esthétique. Mais s'il s'agit d'une fonction fondamentale, cela ne permet pas de la distinguer d'autres formes artistiques et littéraires. C'est qu'en passant par le langage, la littérature devient discursive : elle produit du sens par un discours organisé. Dans cette perspective, la littérature, et en particulier le roman, produisent une certaine connaissance du monde social qui n'est ni scientifique (non explicite, non systématique et non conceptuelle comme le rappelle Lahire) ni « ordinaire » au sens phénoménologique, dans la mesure où l'écrivain pose, à sa manière, un regard sur ce monde et en montre certains fonctionnements. Cela renvoie à la lucidité spéciale de l'écrivain dont parle Bourdieu à propos de Flaubert. Au-delà de sa capacité à décrire, à retranscrire le fruit de ses observations sous une forme fictionnelle, celui-ci est animé par une sensibilité particulière qui lui permet de voir et de mettre au jour des logiques sociales sans pour autant formaliser cette connaissance. Cependant, il faut éviter l'écueil qui consisterait d'une part à accorder autant de valeur à la fonction cognitive du roman qu'à celle de la sociologie, et d'autre part à mettre sur un même niveau de potentiel cognitif tous les romanciers. S'il existe une fonction cognitive du roman, celle-ci demeure pratique car ancrée dans une expérience intuitive du monde social, et en ce sens, n'a aucune valeur heuristique contrairement à la sociologie que doivent pratiquer les sociologues pour être reconnus comme tels. L'exercice de la pensée sociologique s'effectue en effet dans le cadre de paradigmes toujours définis ; elle est soumise à l'évaluation des pairs et au débat théorique, ce à quoi aucune œuvre romanesque, aussi pertinente soit-elle au regard de la sociologie, ne saurait prétendre.

S'il existe une fonction cognitive du roman, il faut la distinguer de sa fonction analytique qui ne renvoie pas là directement à des contenus de connaissance mais à l'activité même de la pensée. Dans la continuité des réflexions que Lukács a consacrées au roman²⁵, nous pouvons affirmer que le pouvoir du récit romanesque est de faire partager au lecteur des problématiques. Il ne s'agit pas pour lui de s'identifier passivement aux personnages mais de s'identifier activement à leurs problématiques, ce que Bernard Lahire a mis en évidence dans la logique de la création littéraire comme transposition de problématiques existentielles de l'écrivain. Pour Lahire, l'enjeu concerne directement une sociologie de la littérature qui aurait pour objectif d'explicitier la manière dont les écrivains parviennent à mettre en intrigue les problèmes qu'ils se posent dans leur propre vie, ce qui suppose de mettre en œuvre une sociologie de leurs expériences socialisatrices pour étudier le travail de transposition opérée au cours de l'écriture. Mais cette idée selon laquelle le roman véhicule des « problématiques » est également pertinente dans le cadre d'une sociologie de la réception. En effet, l'expérience que fait le lecteur des problèmes qui se présentent à lui dans une œuvre romanesque lui donne potentiellement des outils pour s'interroger sur lui-même et/ou sur le monde qui l'entoure. C'est dans cette perspective que nous parlons de fonction analytique du roman dont la sociologie implicite ne renvoie pas nécessairement à un contenu de connaissance – dont l'intérêt sociologique est très relatif – mais aux outils qu'elle fournit au lecteur pour mieux se connaître. Or cette fonction analytique est en réalité au cœur de ce que fait le roman depuis ses origines.

5. Propositions autour d'une sociologie par la littérature

Si l'on reconnaît l'existence des fonctions cognitives et analytiques du roman, alors on peut appréhender des interférences avec la sociologie dans la mesure où elle exerce elle-même ces deux fonctions. L'enjeu est de ne plus envisager le roman et la sociologie comme deux univers strictement séparés et hermétiques, mais les récits qu'ils proposent, fictionnel pour le roman, scientifique pour la sociologie, comme des catégories transitives. Il apparaît dans cette perspective que trois pratiques d'une sociologie par la littérature sont possibles.

La première consiste à considérer le récit romanesque autour de sa valeur d'illustration. C'est l'enjeu pédagogique souligné par Lewis Coser dans son introduction à *Sociology through Literature*. Mais au-delà de cet enjeu, la valeur d'illustration du récit romanesque peut être mise à profit dans le domaine de la recherche, et en particulier lors de la restitution de résultats ou de synthèses théoriques. On pense par exemple à la référence que Pierre Bourdieu fait à *L'Assommoir* de Zola dans *L'Amour de l'art* lorsqu'il décrit *via* le récit que Zola fait de la noce de Gervaise visitant le Louvre l'affrontement symbolique entre la classe populaire et la classe bourgeoise

²⁴ Voir Cassirer 1972.

²⁵ Voir Lukács 1968.

dans la manifestation de leur goût²⁶.

Une autre voie est de faire du récit romanesque un terrain de l'analyse sociologique. Cette idée est particulièrement problématique dans la mesure où le récit romanesque constitue un récit fictionnel, c'est-à-dire que par la mise en forme qu'il opère, il déforme le réel, alors que les méthodes des sciences sociales visent à l'affronter directement sans aucun filtre, si ce n'est celui de la rigueur scientifique. Pourtant, c'est une voie suivie par Durkheim lui-même dans *Le Suicide* lorsqu'il met sa typologie à l'épreuve de cas singuliers tirés de la littérature²⁷. Durkheim ne disposant pas alors d'entretiens ni de récits autobiographiques, celui-ci adresse logiquement son cadre théorique à des cas fictionnels qu'il traite comme réels, ce qui n'est pas totalement aporétique si l'on suppose que les cas en question, Werther (Goethe), René (Chateaubriand) et Raphaël (Lamartine) sont inspirés par des personnages ayant existé dans la vie réelle.

Enfin, si l'on reconnaît la fonction analytique du roman, on peut envisager le récit romanesque comme un laboratoire de la pensée, ce que proposent Anne Barrère et Danilo Martuccelli dans *Le Roman comme laboratoire*²⁸, l'enjeu étant d'inviter le sociologue, par la lecture de romans, à repenser ses propres catégories d'analyse. En complément des lectures strictement académiques et théoriques, la lecture de romans permet de « stimuler l'imagination sociologique »²⁹, l'objectif étant de ne pas enfermer la sociologie dans un univers de réflexion refermé sur lui-même. C'est finalement insister sur le caractère fondamentalement expérimental du roman, non pas dans le sens que lui donnait Zola en référence au modèle bernardien de la médecine expérimentale, mais dans un sens pratique, en considérant la lecture comme une « expérience de pensée », une expérience qui ne peut venir qu'enrichir la réflexion sociologique.

6. Conclusion

Si l'on considère que l'expérience de lecture constitue, au-delà de son caractère esthétique, une expérience réflexive, le détour par la production romanesque peut devenir stimulant pour la réflexion sociologique, à condition de ne pas le substituer aux méthodes de l'enquête qui visent à affronter directement le réel. En tant que récit fictionnel, le roman offre potentiellement une connaissance du réel qui n'est ni théorique ni heuristique mais qui peut entrer en résonance³⁰ avec la réflexion que les sociologues mettent en œuvre pour appréhender des logiques sociales. Si les romanciers et les sociologues les appréhendent à des fins qui s'exercent dans des cadres sociaux distincts, la possibilité que leurs récits respectifs du monde social interfère rend pensable une sociologie par la littérature.

Références bibliographiques

- BARRERE, Anne & MARTUCCELLI, Danilo (2009), *Le Roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- BECKER, Howard (2009), *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales* (2007), Paris, La Découverte.
- BELLOÏ, Livio (1993), *La scène proustienne. Proust, Goffman et le théâtre du monde*, Paris, Nathan.
- BIDOU-ZACHARIASEN, Catherine (1997), *Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois*, Paris, Descartes.
- BOURDIEU, Pierre & DARBEL Alain (1969), *L'amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public* (1966), Paris, Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1992), *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.
- BOUVERESSE, Jacques (2008), *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*. Marseille, Agone.
- CASSIRER, Ernst (1972), *La Philosophie des formes symboliques (1923-1929)*, 3 volumes, Paris, Minuit.

²⁶ Bourdieu, Darbel 1969, p. 85.

²⁷ Durkheim 1997, p. 312-332.

²⁸ Voir Barrère, Martuccelli 2009.

²⁹ *Ibid.*, p. 7.

³⁰ Cette idée selon laquelle l'expérience de lecture entre « en résonance » avec les expériences vécues du monde social a été récemment proposée par la sociologue Eva Illouz pour analyser le succès de *Cinquante nuances de Grey* (Illouz 2014, p. 40-46). Il faut bien cependant distinguer deux types d'apports analytiques du roman : *pour soi* qui se situerait au niveau sensible et *en soi* qui ferait écho au débat scientifique.

- CHAMPY, Florent (2000), « Littérature, sociologie et sociologie de la littérature. A propos de lectures sociologiques de *A la recherche du temps perdu* », *Revue Française de Sociologie*, 41-2, p. 345-364.
- COSEY, Lewis (1972), *Sociology through Literature* (1963), New Jersey, Prentice-Hall.
- DEBAENE, Vincent (2005), « Ethnographie / fiction : à propos de quelques confusions et faux paradoxes », *L'Homme*, 175-176, p. 219-232.
- DUBOIS, Jacques (1997), *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Paris, Seuil.
- (2000), *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Seuil.
- (2007), *Stendhal. Une sociologie romanesque*, Paris, La Découverte.
- DURKHEIM, Émile (1997), *Le Suicide. Étude de sociologie* [1897], Paris, PUF, 1997.
- (2007), *Les règles de la méthode sociologique* (1895), Paris, PUF.
- HEINICH, Nathalie (1996), « Ce que la littérature fait à la sociologie. Petite histoire des *États de femme* », *Cahiers de recherche sociologique*, 26, p. 61-77.
- ILLOUZ, Eva (2014), *Hard romance. Cinquante nuances de Grey et nous* (2013), Paris, Seuil.
- LAHIRE, Bernard (2005), *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte.
- (2010), *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte.
- LEPENIES, Wolf (1990), *Les Trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* (1985), Paris, Éditions de la MSH.
- LUKÁCS, Georg (1968), *La Théorie du roman* (1920), Paris, Denoël.